



Académie des sciences d'outre-mer

Les recensions de l'Académie ¹

La Méditerranée : mer de nos langues / Louis-Jean Calvet
éd. CNRS, 2016
cote : 60.760

Professeur émérite à l'Université d'Aix-Marseille, Louis-Jean Calvet s'est acquis une grande notoriété par ses travaux de linguistique. Nous ne mentionnerons que : *Linguistique et colonialisme* (1974), *La guerre des Langues* (1987), *L'argot* (Que sais-je ?) Roland Barthes (1990) et *Il était une fois 7000 langues* (2011). Il nous propose dans ce livre une approche sociolinguistique et géopolitique des langues en usage autour du bassin méditerranéen. La *Mare Nostrum* fut pendant 3.000 ans, est-il besoin de le rappeler, un fécond laboratoire de langues, l'un des berceaux de l'humanité.

La première partie, intitulée : « Histoire de langues » regroupe les chapitres 1 à 9 et est de loin la plus intéressante. Les cinq premiers chapitres plantent le décor : le premier chapitre nous expose comment les Grecs sont passés de la notion de « mer », tout court, à celle de Méditerranée. Ils avaient reconnu ses rivages et la géographie faisait des progrès. C'était le temps où le bon Anaxagore se disait que le soleil doit être aussi grand que le Péloponnèse... Le deuxième chapitre nous apprend que la Méditerranée est le berceau des alphabets, ce qui pourrait appeler quelques réserves. Rodinson nous dirait que l'éthiopien et le sudarabique ne sont pas à proprement parler des langues méditerranéennes pas plus que l'idiome de Quraysh, matrice du Coran et de l'arabe. Nous avons lu avec un intérêt tout particulier le troisième, consacré à l'expansion phénicienne, et le cinquième, qui traite de l'expansion grecque. L'hébreu est qualifié de « langue à éclipses » antérieurement à sa renaissance au XX^e siècle (chapitre 4).

L'Empire romain répandit sa langue sur une grande partie du pourtour méditerranéen. Tel est le sujet du chapitre 6. L'imperium de la langue latine a dominé toute la partie occidentale du bassin : le cas de l'Italie et de ses nombreux dialectes et bien étudié pp. 108-116. L'auteur nous livre également de pénétrantes observations sur le latin en Gaule et dans la péninsule ibérique.

On trouve au chapitre 7 de bonnes pages, peut-être un peu succinctes, sur l'expansion de la langue arabe au Maghreb et au Levant ainsi que des notations précieuses sur les communautés arabophones « périphériques » de Chypre et de Malte. A Chypre, il n'existe qu'un nombre résiduel de locuteurs, des Maronites, paraît-il descendants d'immigrants venus de Jérusalem après la prise de cette ville par les armées de Saladin en 1187 (4 villages sur la

¹

Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).
Basé(e) sur une œuvre à www.academieoutremer.fr.



Académie des sciences d'outre-mer

côte nord de l'île dont les habitants, au nombre de quatre mille, sont depuis l'arrivée des Turcs en 1974, repliés à Larnaka, Limassol et Nicosie). On ne dénombrerait plus qu'un millier d'arabophones parmi eux. Le cas de Malte est moins anecdotique puisque le parler maltais (malti), est une langue co-officielle de l'île avec l'anglais. Même si de nombreux Maltais prétendent que leur langue est un dialecte phénicien, la plupart des spécialistes admettent qu'il s'agit d'une langue sémitique proche du dialectal tunisien (darijja). Mais la langue maltaise, coupée de la religion musulmane et de l'évolution normative de l'arabe, est devenue une forme archaïque de celle-ci. On eût aimé quelques considérations sur le rite mozarabe encore en usage dans quelques églises de la péninsule ibérique (où il n'est plus qu'une curiosité pour touristes). Il est également célébré dans un arabe archaïque. En revanche on trouve pp. 147-148, d'intéressantes notations sur les apports de l'arabe aux langues espagnole et portugaise.

Le chapitre 8 évoque les Croisades : le formidable malaxage des peuples et de cultures qui résulta de ces expéditions militaires entraîna la création au Levant d'Etats de type colonial (Royaume de Jérusalem, principauté d'Antioche, comté d'Edesse, etc.) mais se traduisit-il par un bouleversement linguistique ? L'auteur est enclin à répondre par la négative. Il estime que l'impact des invasions sur les langues arabe et turque fut à peu près nul. En revanche, les langues des envahisseurs se trouvèrent notablement enrichies et modifiées. Le « déluge franc » ne submergea rien, c'est lui qui fut submergé et ce qui restait des Francs apprit l'arabe tandis que les chevaliers de retour de la Croisade importaient en Europe des connaissances scientifiques avec une terminologie spécialisée empruntée aux musulmans « arabes ».

L'une des conséquences linguistiques des Croisades mais non la seule, fut peut-être la « Lingua franca » dont l'auteur nous entretient au chapitre 9. Qu'était au juste cette « Lingua franca » ? Une espèce de volapuck, de sabir, de pidgin en usage dans tous les ports du pourtour méditerranéen (comparable au swahili - langue de la côte) d'Afrique orientale, au bislama du Pacifique sud, au papaminto des petites Antilles etc. ? L'auteur s'arrête p. 163 sur le cas de Christophe Colomb qui apprit successivement le génois (sa langue maternelle), le latin commercial, le jargon levantin en usage en Méditerranée orientale, l'espagnol et le portugais. De l'avis des spécialistes et surtout à la lecture de ses cahiers, il ne maîtrisait vraiment aucune de ces langues et avait tendance à les employer toutes à la fois. La Méditerranée était à l'époque partagée en deux zones linguistiques, occidentale (à l'ouest du détroit de Sicile dominée par le latin et ses dérivés), et orientale (à l'est, dominée par le grec). La « lingua franca », si tant il est qu'elle ait eu une existence réelle, était le produit de la nécessité des échanges et des communications entre les hommes. Et elle n'était promise à durer que jusqu'à la prochaine guerre car comme le dit le proverbe latin cité par Braudel et repris p. 178 : « Bellum omnium pater ». La guerre engendre toutes choses...

Une deuxième partie regroupe les chapitres 10 à 13.

L'auteur étudie, au chapitre 10, les avatars de certains termes arabes passés au français en transitant par d'autres langues : tel est le cas du café (« kahwa » via le turc), de l'abricot (« barkuk » via l'espagnol) ou encore du chameau et de bien d'autres. On sait que Sigrid Hunke avait dénombré 200 mots d'origine arabe dans notre langue et que Roland Barthes en a décelé bien plus encore.



Académie des sciences d'outre-mer

Le chapitre 11 est intitulé: « Olive, huile, pétrole » cette énumération (avec le pétrole en plus) pourrait laisser penser au banquet de Mégara dans *Salammbô* et évoque plus encore pour nous ces professeurs d'histoire économique qui prenaient visiblement plaisir à décliner les listes des denrées alimentaires, des épices et des matières tinctoriales, dont on faisait commerce sur les Echelles du Levant au Moyen-âge. Mais si la mention du pétrole, nouveau venu au XIX^e siècle peut paraître insolite, il ne faut pas oublier que ce carburant est aussi, étymologiquement une huile de pierre (*petroleum*) que les Akkadiens dénommèrent *napht* et qui fut utilisé pour les feux grégeois (le terme est passé à l'arabe).

Sur les échelles du Levant, l'on entendait toutes les langues du bassin méditerranéen et d'autres encore. Il fallait des passeurs de langues et le chapitre 12 nous entretient de ces interprètes et traducteurs dont le rôle était essentiel, ainsi que de la manière dont ils étaient formés. Il nous fait remonter jusqu'au Majorquin Raymond Lulle qui, au concile de Vienne de 1311-1312, obtint du Pape Clément V que des cours de langues orientales (arabe, hébreu et chaldéen) fussent dispensés dans les grandes universités de Bologne (et non Boulogne comme indiqué p. 202), Paris, Oxford et Salamanque. Il s'arrête ensuite sur les avatars du mot arabe « *turdjaman* » qui donna le terme français « *truchement* » avant de passer en Angleterre où il prit la forme de « *drogman* » et de revenir en France au XIX^e siècle sous cette nouvelle forme (par un effet d'anglomanie ?).

Le chapitre 13 aborde un sujet de débats féconds, celui des rapports entre géographie et histoire : outre des considérations sur les villes neuves « *Neapolis* », on y trouvera une très instructive étude du terme de *madrage* venu de l'arabe « *madraba* », dispositif utilisé pour la pêche au thon rouge. (En Tunisie, la thonnière de Sidi Daoud à Boumerdès, fonctionne encore de nos jours).

La troisième partie (chapitres 14 à 17).

Y eut-il plusieurs Méditerranées ? La question est posée au chapitre 14. Notre auteur en distingue quatre, séparées par une ligne horizontale allant de Gibraltar à Tripoli d'Asie et par une ligne verticale allant de Trieste au Golfe des Syrtes.

Au chapitre 15 le lecteur trouvera d'intéressantes considérations sur la politique linguistique de certains Etats riverains, notamment sur la révolution linguistique initiée par Mustafa Kemal en Turquie et sur les problèmes posés par la difficile cohabitation d'une langue officielle et du parler démotique en Grèce (des problèmes analogues se posent au Maghreb).

Au 17^e chapitre, tenant lieu de conclusion, Louis-Jean Calvet s'applique à définir quelques principes fondamentaux de ce qu'il appelle « une écologie des langues ». Son œuvre, agrémentée d'un lexique, nous ouvre des pistes de recherche et nous invite à d'intéressantes réflexions.

Jean Martin